

Subjectivité et identité de genre. L'univers de l'éducation féminine dans la Grèce du XIXe siècle

In: Genèses, 6, 1991. pp. 29-51.

Citer ce document / Cite this document :

Varikas Eleni. Subjectivité et identité de genre. L'univers de l'éducation féminine dans la Grèce du XIXe siècle. In: Genèses, 6, 1991. pp. 29-51.

doi : 10.3406/genes.1991.1091

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1991_num_6_1_1091

A PARTIR des premières décennies de l'indépendance (1827), on assiste en Grèce à l'expression de la volonté d'un nombre croissant de femmes de s'affirmer en tant que sujets ayant leur mot à dire sur la place qui leur est réservée dans la société. Dans la mesure où l'on peut retracer leurs origines sociales, ces femmes étaient issues de cette nébuleuse qu'en l'absence d'études spécialisées sur la stratification sociale de cette époque, on met sous l'enseigne – plus topographique que sociologique – de « couches moyennes ». En effet, dans cette période transitoire qui va de 1830 aux dernières décennies du XIX^e siècle, les démarcations entre les classes demeurent particulièrement floues et il y a toute une série de couches intermédiaires qu'il est difficile de définir en termes de classes sociales. Disons pour raccourcir qu'en utilisant le terme de « couches moyennes », je me réfère à un ensemble de catégories sociales dont le développement est parallèle à l'urbanisation et à l'occidentalisation des villes : professions libérales, salariés du secteur public, de l'enseignement et des services, petite bourgeoisie commerçante, petite et moyenne bourgeoisie des milieux intellectuels.

Les manifestations de cette nouvelle subjectivité féminine sont liées aux mutations fondamentales que subirent les vieilles perceptions que ces femmes avaient d'elles-mêmes, de leurs rapports aux hommes et à la société. J'emploie les termes d'identité et de conscience de genre pour désigner un ensemble significatif de traits qui marquent cette nouvelle perception des femmes : le sentiment d'appartenir à une catégorie aussi bien biologique que sociale et de partager avec le reste des femmes des destins et des intérêts communs ; le sentiment de malaise ou d'injustice face à la condition féminine ; l'aspiration à l'amélioration de cette condition. Malgré la suspicion qui pèse de plus en plus sur des concepts tels que conscience ou sujet¹, je pense que ceux-ci peuvent être utilisés, sans connotation normative ou ontologique, pour rendre compte d'un processus historique par lequel ces femmes furent amenées à

SUBJECTIVITÉ ET IDENTITÉ DE GENRE

L'UNIVERS
DE L'ÉDUCATION
FÉMININE
DANS LA GRÈCE
DU XIX^e SIÈCLE

Eleni Varikas

1. Cf., par exemple, Jane Flax, "Post-Modernism and Gender Relations in Feminist Theory", *Signs*, n° 4, 1987 ; Linda Alcoff, "Cultural Feminism versus Post-Structuralism: The Identity Crisis in Feminist Theory", *Signs*, n° 3, 1988 et Theresa de Lauretis, "Eccentric Subjects. Feminist Theory and Historical Consciousness", *Feminist Studies*, n° 1, 1990.

Illustration non autorisée à la diffusion

réélaborer les données objectives de leur existence, à contester la signification sociale qui était accordée à celle-ci, et à construire dans ce processus une identité collective leur permettant d'agir en tant que groupe pour transformer leur position. D'où le choix du terme de genre, qui désigne le caractère socialement construit des hommes et des femmes et de leurs rapports, et qui évite toute connotation essentialiste. Enfin, le terme féministe n'est employé ici qu'à propos des idées et des initiatives qui se définissent elles-mêmes comme telles et qui ne font leur apparition qu'à la fin du XIX^e siècle.

Le processus de formation d'une conscience de genre se déroula depuis les premières décennies de l'indépendance pour atteindre sa cristallisation dans le dernier quart du XIX^e siècle. Toute une constellation de facteurs et leur interaction dans le cadre de la nation indépendante ont à la fois rendu la position sociale des femmes problématique et créé des possibilités inédites pour certaines femmes des couches moyennes d'accéder à une identité collective positive et d'agir en tant que sujets dans les marges restreintes des conditions objectives de leur existence : l'occultation de la valeur du travail domestique qui suivit la généralisation du salariat, la réification des femmes à travers la monétarisation de la dot, leur instrumentalisation au service de la consommation ostentatoire et des stratégies de promotion sociale en milieu urbain contribuèrent à affirmer leur caractère parasitaire en obscurcissant leur utilité sociale et en les définissant de manière négative². Par ailleurs, le contexte intérieur et international dans lequel se construisit l'identité nationale après la déclaration de l'indépendance fit de la différenciation des sexes et de la réclusion des femmes un des domaines privilégiés de résistance à l'occidentalisation brutale et à l'invasion des mœurs étrangères³. Dans cette société qui puisait désormais sa légitimité dans les valeurs universelles de Liberté, Égalité, Indépendance, la nouvelle position des femmes des couches moyennes apparaissait de plus en plus comme une exclusion des avantages économiques, politiques et culturels conférés aux hommes de leur milieu social. Exclusion dont la légitimité paraissait

2. Cf. Eleni Varikas, « Trop archaïques ou trop modernes ? Les citadines grecques face à l'occidentalisation », *Peuples méditerranéens*, n° 44/45, 1988.

3. Cf. Eleni Varikas, « Question nationale et égalité des sexes », *Peuples méditerranéens*, n° 48/49, 1989.

◀ *Élèves de l'école grecque de jeunes filles à Varna avec la directrice, Coula Xiradaki (éd.), Écoles de jeunes filles et institutrices grecques de la diaspora, Athènes, 1973, p. 43.*

d'autant plus fragile qu'elle était dépourvue de ses supports traditionnels sans être modérée, jusqu'aux années 1880, par les promesses d'une citoyenneté spécifique fondée sur la fonction maternelle. En l'absence d'une définition positive de leur rôle dans la nation indépendante, certaines femmes tentèrent de combler ce vide en s'appropriant les valeurs et préoccupations des citoyens masculins et utilisèrent à ces fins les nouvelles possibilités qui leur étaient ouvertes dans le domaine de l'éducation : l'éducation féminine leur permit l'accès au savoir et, éventuellement, au travail salarié et leur fournit dans le même temps un lieu de sociabilité et de regroupement. C'est cette aventure de deux générations de citadines dans l'univers de l'éducation qui constitue le sujet de cet article.

Les descendantes de Sapho

Malgré le décret royal de 1834 qui instaurait l'instruction primaire obligatoire pour les deux sexes, la scolarisation des filles se développa beaucoup plus lentement que celle des garçons. En 1837, seulement 9 % des élèves des écoles primaires étaient des filles et quarante années plus tard leur pourcentage avait atteint à peine 20 %⁴. Quant au taux d'alphabétisation, il y avait en 1830 91 % d'hommes analphabètes et, probablement, la quasi-totalité des femmes ; un demi-siècle plus tard, le taux masculin avait baissé à 69 % tandis que 93 % des femmes ne savaient toujours pas écrire leur nom. Le manque d'empressement des parents à envoyer leurs filles à l'école relevait de la fonction différente qu'avait l'éducation pour chaque sexe. Pour les hommes, l'instruction était devenue une stratégie pour sortir de la petite et moyenne paysannerie, une étape indispensable pour quitter les travaux manuels et accéder à la fonction publique et aux services de la ville. En revanche pour les femmes, à qui toutes les professions étaient fermées sauf celle d'institutrice, l'instruction servait plutôt la cause de la consommation ostentatoire de la bourgeoisie et des couches moyennes urbaines. Cette fonction de l'instruction est illustrée par le rapport étroit entre scolarisation féminine et urbanisation⁵, ainsi que par le nombre important des établissements privés pour jeunes filles, y compris dans l'enseignement primaire ; ceux-ci assuraient en effet exclusivement l'enseignement secondaire des filles qui

4. S. Ziogou-Karasteryiou, *l'Enseignement secondaire des jeunes filles en Grèce, 1830-1893*, thèse de doctorat, Salonique, 1983, p. 99 et 183.

5. La scolarisation des garçons se développe, au contraire, de façon homogène dans tout le pays. Cf. Constantin Tsoucalas, *Dépendance et reproduction. Le rôle social des appareils scolaires en Grèce. 1830-1922*, Athènes, Themelio, 1979, p. 405-413.

allait longtemps demeurer le privilège des couches citadines ou des familles assez riches pour se permettre le coût élevé du pensionnat⁶.

La position différenciée des deux sexes face à l'éducation faisait partie intégrante de la politique de l'État qui laissait l'éducation féminine à l'initiative privée. L'interdiction, en 1851, de la scolarisation mixte institutionnalisait cette négligence de l'État à l'égard des femmes, dans la mesure où elle signifiait l'exclusion des filles de l'instruction dans les régions rurales où il était impossible d'entretenir plus d'une école. Et il est significatif que, tout au long du XIX^e siècle, la contribution de l'État à la formation des institutrices se soit limitée à l'envoi de quelques boursières aux établissements privés d'enseignement secondaire.

L'inégalité des chances face à l'éducation se faisait particulièrement sentir au sein des couches moyennes urbaines et de la petite bourgeoisie intellectuelle. Dans ces milieux sociaux, les filles, comme les garçons, fréquentaient l'école primaire mais elles se voyaient plus tard exclues d'un enseignement secondaire substantiel et, bien évidemment, des études universitaires. Cette exclusion pesait lourd sur ces femmes, d'une part, parce qu'elle creusait l'abîme culturel qui les séparait des hommes, et, d'autre part, parce qu'elle renforçait leur image d'êtres ignorants dans un milieu social où le savoir et la culture étaient hautement valorisés. C'est sans doute pour cette raison que, malgré les objectifs d'ordre décoratif de l'instruction féminine, les femmes s'obstinaient à lui assigner le même rôle libérateur qu'elle avait occupé dans l'univers idéologique de la libération nationale : un moyen pour transformer les *rayeas* (nationalités opprimées de l'Empire ottoman) en citoyens libres, pour en finir avec « l'ignorance qui réduit tant de peuples à l'état d'animaux sauvages⁷ ». Le contact avec ces idées fondamentales encourageait les femmes à réfléchir sur leur position sociale et ses contradictions. Le cas extrême de Élisabeth Moutzan, à la veille de la révolution nationale, en dit long sur la dynamique corrosive de cette rencontre des femmes avec les idées des Lumières. Littéralement enfermée derrière les jalousies de la maison paternelle de Zante, privée d'éducation, elle se sentait « engloutie dans ces nuages épais qui obscurcissent la vie et le renom des hommes ignorants et incultes⁸ ». Empêcher les femmes de s'instruire

6. En 1851, le coût mensuel d'une élève au pensionnat était de 60 à 79 drachmes. Tandis que les salaires mensuels des fonctionnaires variaient entre 83 et 250 dr., ceux des sénateurs s'élevaient à 500 dr. et ceux des ministres à 800 dr. Cf. *Règlement de la Société des amis de l'instruction*, Athènes, 1851, p. 21-22 ; et Matoula Skaltsa, *Vie sociale et espaces de rassemblements publics à Athènes au XIX^e siècle*, Salonique, éd. de L'Université, 1983, p. 65.

7. Cf. *Déclaration du Sénat de Péloponnèse du 27 juillet 1822*. Cité par Alexandre Dimaras, *la Réforme qui n'a pas eu lieu. Documents historiques*, vol. I, Athènes, Hermis, 1973, p. 6.

8. Élisabeth Moutzan Martinengou, *Autobiographie*, intr. K. Porfyrakis, Athènes, Keimena, 1983, p. 87.

relevait pour elle d'un ordre « barbare et tyrannique » qui redoutait la liberté et l'éducation dans la mesure où celles-ci « accordent à l'être humain une grande hardiesse et ne le laissent pas se plier comme un animal à l'opinion des autres⁹ ».

Percer les « nuages épais » de l'ignorance fut l'objectif premier des descendantes de É. Moutzan tout au long du XIX^e siècle, d'autant que l'instruction s'imposa très rapidement comme une des rares valeurs universelles de la nouvelle société. En 1855, Edmond About observait ironiquement que « l'élève-mendiant n'est pas un phénomène rare » à Athènes, tandis que « l'élève-domestique est le plus fréquent de tous¹⁰ ». Si une telle obsession pour l'instruction était liée aux espérances d'ascension sociale, le besoin d'affirmer la continuité avec les ancêtres glorieux et leur mission civilisatrice constituait souvent une de ses motivations idéologiques. Or, les femmes reprirent vite à leur compte cette double motivation. L'éducation et le savoir allaient être pour elles les tremplins privilégiés dont elles allaient se servir aussi bien pour affirmer leur utilité sociale, leur appartenance au monde civilisé, que pour améliorer leur position sociale et diminuer leur dépendance, sortir de l'isolement. Les espérances démesurées que ces femmes fondaient sur l'éducation, les pouvoirs quasi magiques qu'elles lui assignaient sont déjà présents dans un des premiers poèmes de Efrossini Samartsidou, écrit en 1842, à l'occasion de l'inauguration de l'école des jeunes filles de Lesbos. Sapho, une des rares figures de « sagesse ancestrale » à laquelle pouvait recourir la jeune poétesse, apparaît dans son *Songe* pour encourager ses descendantes à s'instruire et leur promettre « un avenir radieux » et « des portes grandes ouvertes¹¹ ». Et si l'on peut sourire aujourd'hui de cet optimisme débordant, il ne faut pas oublier que les quelques portes à travers lesquelles certaines femmes, y compris l'auteur du poème, ont commencé à s'introduire dans le monde interdit des hommes leur furent effectivement ouvertes grâce à l'éducation. C'est le cas de Kalliopi Papalexopoulou qui, pendant plusieurs années, anima à Nauplie le salon antimonarchiste le plus influent, et dont le rôle de protagoniste dans la révolution de 1862 lui valut d'être portée en triomphe par les foules de la capitale, événement unique dans les chroniques de l'histoire de Grèce. C'est aussi le cas de Eleni Boucouri

9. Élisabeth Moutzan Martinengou, *Autobiographie*, op. cit., p. 113. Cf. aussi E. Varikas, « Les longues robes de l'esclavage : stratégies privées et publiques dans le journal d'une recluse », *Cahiers du CEDREF*, n° 1, 1989, p. 129.

10. Edmond About, *la Grèce contemporaine*, Paris, 1854, p. 58. Cf. aussi Casimir Leconte, *Histoire économique de la Grèce*, Paris, 1847, p. 150.

11. Efrossini Samartsidou, « Le songe », *Nea Estia*, numéro spécial : « La contribution de la femme à la civilisation », décembre 1982, p. 13.

Altamoura qui, avec la complicité d'un père illettré mais imbu d'idées révolutionnaires, partit en Italie pour étudier la peinture déguisée en homme, pour revenir quelques années plus tard peintre reconnu, vivant de son art et siégeant dans les jurys des concours nationaux des années 1860 et 1870.

Si la majorité de la première génération des femmes instruites n'a pas pu franchir les limites assignées à leur sexe, si elles n'ont pas pu s'approprier des rôles publics aussi prestigieux que Papalexopoulou ou Altamoura, un nombre considérable d'entre elles ont utilisé leur éducation pour démentir le caractère futile et arriéré qui leur était attribué. Ce faisant, elles se sont rendu compte que l'instruction et le savoir étaient les seules voies pour s'insérer dans les courants idéologiques et culturels qui traversaient le pays, pour se rapprocher intellectuellement des hommes, pour s'affirmer comme individus. C'est cette expérience pratique, acquise dans les premières décennies de l'Indépendance, qui est à l'origine de la recherche passionnée du savoir qui a caractérisé tant de femmes des couches moyennes au XIX^e siècle. C'est cette expérience qui les a conduites à défier les interdits et les discours alarmistes des pédagogues qui redoutaient de voir les écoles devenir « des casernes de femelles et des champs de bataille pour philologues¹² ». A la fin du siècle, ce message semble avoir franchi les frontières de classe pour faire son chemin parmi les couches féminines les plus déshéritées. Comment expliquer autrement l'acharnement de cette jeune ouvrière du Pirée qui, comme nous l'apprend la première enquête sur les ouvrières, collectionnait des livres en attendant que s'offre l'occasion pour elle d'apprendre à les lire¹³ ?

Citoyennes du pays des romans

L'accès à la lecture que pouvait permettre même l'instruction la plus modeste, offrait une clef de déchiffrement du monde « masculin » des idées, ce monde si hautement valorisé. Plus encore que la scolarisation, l'exercice de la lecture permettait aux femmes de suivre et partager les préoccupations intellectuelles des hommes « cultivés » : c'est en lisant toutes sortes de livres et de journaux dans les bibliothèques paternelles que les femmes du XIX^e siècle ont commencé à

12. Association pour la diffusion des lettres grecques, *Sur l'instruction primaire et secondaire et le Concours de l'Association : Rapport du jury*, Athènes, 1872, p. 79.

13. Cf. Evyenia Zografou, « Comment travaillent nos femmes », *Publications*, Athènes, 1901, p. 64. Enquête publiée en 1898 dans le quotidien *Acropolis*.

comprendre les discussions des hommes et à y prendre intérêt. Que ce soit au fond de la salle familiale ou cachées derrière la porte, les femmes des milieux intellectuels ont commencé à se sentir de plus en plus concernées par les affaires publiques nationales et internationales, par l'actualité des débats littéraires et scientifiques qui caractérisaient l'« usage public que les hommes faisaient de leur raisonnement¹⁴ ». Mais dans la mesure où ce type de préoccupations était censé différencier les hommes « modernes » et « rationnels » des femmes « rétrogrades » et « irrationnelles », leur appropriation par les femmes minait la perception dichotomique des sexes et nourrissait chez elles la prétention d'appartenir à la « civilisation » et de participer au domaine public. Si ces prétentions leur étaient presque toujours refusées, du moins au cours de la première moitié du siècle, ce refus ne faisait apparaître que plus clairement leur condition comme une injustice, comme une exclusion. Déjà avant l'Indépendance, le cas de E. Martinengou, apprenant la nouvelle du soulèvement national dans le continent, en dit long sur les tensions engendrées par l'impossibilité pour les femmes de mettre en pratique leur volonté d'être partie prenante des enjeux universels du domaine public :

J'ai senti mon sang chauffer, j'ai voulu du fond de mon cœur, courir à l'aide de ces hommes qui ne luttaient [...] que pour cette liberté précieuse [...]. J'ai voulu, dis-je, mais regardant les murs de la maison où l'on me tenait enfermée, regardant *les longues robes de l'esclavage féminin*, je me rappelai que j'étais femme et je soupirai¹⁵...

Or, si le refus demeurait absolu en ce qui concerne le domaine politique, il devenait de plus en plus souple en ce qui concerne le domaine littéraire. En effet, à mesure que les femmes lettrées se multipliaient, leur présence devenait manifeste aussi bien parmi les abonnés qui soutenaient la publication des livres que dans le public des conférences organisées par les sociétés culturelles. En 1849, le journal *Aion* publiait une annonce « aux dames de la capitale » les invitant à suivre une série de conférences sur l'« immortalité de l'âme¹⁶ ». Cette présence féminine au sein du domaine public littéraire, qui ne cessa de croître jusqu'à la fin du siècle, se fit très tôt remarquer également dans la diaspora. En 1862, Hiraclis Vassiadis, un des membres les plus actifs des associations culturelles de la diaspora grecque dans l'Empire ottoman, se félicitait que « la salle aujourd'hui,

14. Jürgen Habermas, *l'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978, p. 61-66.

15. E. Moutzan Martinengou, *Autobiographie*, op. cit., p. 59-60. C'est moi qui souligne.

16. Cité par George Tertsetis, *Discours inédits*, vol. I., Athènes, 1969, p. 151.

est remplie non seulement par [...] les partisans les plus éminents de Hermès [...] mais aussi de ce qu'il y a de plus beau, de plus élégant et de plus délicat parmi le sexe féminin de Constantinople¹⁷ ».

Que cette ouverture fût l'effet des besoins de l'occidentalisation et de la nouvelle sociabilité urbaine mixte, ou du désir d'attirer les donations des femmes de commerçants et des riches héritières, les femmes allaient en profiter à fond : en leur qualité de lectrices et de public des manifestations culturelles, elles allaient pouvoir participer de cette nouvelle sociabilité qui faisait « en principe abstraction de toute représentation sociale ou politique des hiérarchies¹⁸ » ; elles allaient pouvoir ainsi se situer sur un terrain commun avec les hommes, et avoir un avant-goût d'égalité qui, pour illusoire qu'il fût, ne contribua pas moins à transformer l'image qu'elles se faisaient d'elles-mêmes et de leurs rapports aux hommes.

Si la lecture fournissait aux femmes un moyen d'accéder au rang d'« individus cultivés », elle leur offrait également un moyen d'exploration de leur subjectivité à travers l'univers de la fiction. Car plus que tout autre genre c'est le roman qui attirait les lectrices du XIX^e siècle. Roman français et anglais dont les traductions grecques inondèrent le marché du livre dès les premières décennies de l'Indépendance¹⁹, mais aussi nouvelles et romans grecs, à partir du dernier quart du siècle. Comme ce fut le cas dans d'autres sociétés occidentales, la lecture du roman correspondait à cet intérêt croissant que l'individu prenait pour soi-même et son propre monde intérieur, un intérêt qui caractérisa dès le début la culture de la nouvelle société. Plongé dans l'univers de l'action romanesque, le lecteur se sentait identifié aux personnages dont les mouvements de l'âme et les conflits intérieurs lui offraient un terrain d'introspection, un terrain d'exploration de sa propre subjectivité. La « réalité-illusion » qui caractérisait ce nouveau genre permettait à tout un chacun de prendre part à l'action romanesque, qui devenait « le substitut de tel agissement personnel, et de remplacer la réalité des rapports humains par les relations entre les personnages et entre les lecteurs²⁰ ». Pour les femmes qui disposaient de très peu de marges de manœuvre pour agir sur leur situation, l'univers de l'action romanesque n'était pas simplement le seul terrain d'action possible ;

17. Cité par Tatiana Stavrou, *L'Association philologique de Constantinople : un ministère de l'instruction de l'hellénisme de la diaspora*, Athènes, 1967, p. 28.

18. J. Habermas, *L'Espace public...*, *op. cit.*, p. 62-65.

19. En ce qui concerne les rythmes accélérés de la diffusion du roman étranger, cf. G.-P. Savidis, « Le romantisme grec 1830-1880. Esquisse d'une chronologie », *Nea Estia*, décembre 1981, p. 277-329.

20. J. Habermas, *L'Espace public...*, *op. cit.*, p. 60.

il leur ouvrait, en même temps, l'une des voies privilégiées pour donner libre cours à leur imagination, rêver des rapports autres que ceux auxquels elles étaient contraintes, commencer à approfondir leur sentiment diffus de mécontentement de leur condition de femmes. S'identifiant aux personnages féminins problématiques de Balzac, de Sand ou de Eliot, vivant leurs conflits intérieurs, leurs impasses, leurs aventures, les femmes cultivées des couches moyennes pouvaient créer un espace pour explorer leurs propres conflits, leurs propres impasses, pour se constituer elles-mêmes en personnages problématiques. Un espace à l'abri du contrôle familial, une retraite du quotidien au sein de laquelle elles pouvaient percevoir – ne serait-ce que sous forme de rêve éveillé – sinon la possibilité, du moins la désirabilité d'une autre existence. Par la lecture, et plus particulièrement la lecture des romans, ces femmes exprimaient le désir de consacrer une partie de leurs temps à elles-mêmes, à leur propre plaisir personnel. Comme le remarquait déjà, non sans une dose d'exagération, Alexandre Rangavis en 1838, « en lisant insatiablement des romans toute la journée et souvent toute la nuit, les femmes négligent [...] leurs devoirs les plus sérieux²¹ ». Et ce faisant, elles mettaient objectivement en question quelques-unes des normes établies pour leur sexe.

La campagne systématique que pédagogues et moralistes entreprirent, tout au long du siècle, contre la lecture des romans, avec tous ses phantasmes alarmistes, illustre de manière éloquente le caractère contestataire que l'on attribuait à cette pratique des femmes et les pressions sociales auxquelles elle était confrontée. Plus que toute autre chose, ce type de lecture constituait un défi à la vocation naturelle des femmes qui était « de se contenter de peu, d'être tout pour les autres et rien pour soi-même²² ». Dépouillé de tout alibi utilitariste, il paraissait comme quelque chose d'anormal, comme une effronterie, propre aux « sociétés où l'on s'est éloigné de la Nature » et « où l'ordre des choses est inversé²³ ». Il faudrait souligner que ces arguments étaient loin d'être l'apanage des pédagogues traditionalistes et misogynes. L'analyse la plus perspicace de l'influence du roman sur les femmes nous est fournie par Grigorios Papadopoulos, un des pédagogues réformateurs les plus influents des années 1860-1880, ardent

21. Alexandre Rangavis, « Aux jeunes filles grecques », préface à J.-E. Campe, *Conseil paternel à ma fille*, Athènes, 1838.

22. « De l'éducation des filles », *Journal du savoir*, n° 482, Athènes, 1863, p. 35.

23. *Journal du savoir*, op. cit., p. 34. C'est moi qui souligne.

partisan de l'instruction féminine. Premier théoricien du dogme de « l'égalité dans la différence », Papadopoulos fut le premier à se battre pour une instruction substantielle mais différenciée des femmes grecques, une instruction correspondant à la citoyenneté spécifique des femmes et à leur « mission historique de mères ». Or selon lui, les romans

ébranlent les fondements de nos convictions patriarcales, inspirent le dégoût et le mépris pour notre vie pratique et font naître un *malheur artificiel* chez la lectrice crédule et sans expérience qui [...] supporte mal la contrainte du devoir et, reniant sa patrie, devient citoyenne du pays des romans²⁴.

Au-delà de son alarmisme, Papadopoulos n'avait pas tort. Un bon nombre de lectrices de son temps devaient puiser leurs premières « expériences » d'une vie différente dans ce pays merveilleux où nul n'était capable de leur refuser la citoyenneté. Revenant à leur propre « patrie », elles risquaient, en effet, de « supporter mal les contraintes » de leur vie pratique. Et comment pourrait-il en être autrement si elles étaient nourries d'histoires où, selon les inquiétudes quelque peu transparentes d'un autre pédagogue célèbre, « l'amour est glorifié, l'adultère justifié et le mari imbécile ridiculisé²⁵ » ?

La passion des femmes pour la lecture n'était pas une simple invention du discours normatif. La femme qui lit et néglige son foyer est un personnage qui traverse toute la littérature grecque, de la poésie satirique des romantiques au vaudeville et jusqu'au roman urbain des années 1880. Dans la peinture des mœurs, elle acquiert un caractère plus mondain et occidentalisé, nonchalamment abandonnée sur un canapé ou dans un fauteuil confortable, toujours un livre à la main et l'air rêveur²⁶. Dans la réalité, elle cachait ses lectures entre ses cahiers d'écolière, comme le poète Fotini Iconomidou²⁷, ou elle inventait toutes sortes de moyens pour lire la nuit sans être aperçue. C'est le cas d'Elpiniki Zambelli, jeune étudiante de puériculture à la fin du siècle, qui passait, toutes les nuits, une longue chaussette noire autour de l'ampoule électrique et lisait à sa faim *les Misérables* et *Notre-Dame de Paris*, sans risque d'être « appréhendée » par la femme de son employeur richissime qui n'aimait pas « le gaspillage de l'électricité²⁸ ». Parfois, quand sa passion pour la lecture était plus forte que les pressions familiales, la femme était confrontée aux scènes conjugales et au divorce. C'est

24. Grigorios Papadopoulos, *Discours sur la femme grecque*, Athènes, 1866, p. 28. C'est moi qui souligne.

25. Nicolaos Saripolos, « Mémoire au sujet du clergé inférieur et de l'instruction. A l'intention du ministère de l'Instruction », *Pandora*, année 1865-1866, p. 110.

26. Cf. M. Papanicolaou, *la Peinture des mœurs dans la Grèce du XIX^e siècle*, Salonique, 1978.

27. Cf. Eleni [...], « Comment elle devint poète », *Almanach Attique de 1885*, Athènes, 1884, p. 287. Comme c'est souvent le cas des articles écrits par des femmes, le nom de famille n'est pas indiqué par l'auteur.

28. Récit autobiographique de Elpiniki Zambelli, manuscrit inédit. Repris et inséré dans la nouvelle de son fils Renos Apostolidis (que je tiens à remercier d'avoir mis ce texte à ma disposition), « Traces de Mère », *Kaiye*, Athènes, 1982.

le cas de Eleni Papadopoulou Nacou, fille de ce même Papadopoulos qui, quelques années auparavant, s'inquiétait de l'emprise destructrice des romans sur les femmes. Mariée à un magistrat, Eleni n'avait apparemment pas su assimiler l'enseignement de son père, puisqu'elle sacrifiait à la lecture ses devoirs de mère et de maîtresse de maison. Sa fille, la célèbre romancière Lilica Nacou, s'en souvenait toujours comme d'une figure lointaine, penchée sur un livre ou en train de discuter avec ses amies²⁹. Ironie de l'histoire ? Ou tout simplement réaction ordinaire d'une femme cultivée insatisfaite de sa vie ? Quoi qu'il en soit, les termes dans lesquels on l'accusa, lors du conseil de famille qui précéda son divorce, rappellent étrangement le discours tenu par son père, quelques décennies auparavant :

La lecture est comme un narcotique, un véritable sortilège. [...] Le rôle de la femme est de s'occuper de son foyer et de son mari. La lecture la distrait de la vie réelle. Voilà comment elle se fait des idées et vit dans les nuages³⁰...

Il semble que le divorce n'ait pas su rompre le sortilège puisque, comme le raconte L. Nacou, sa mère aura passé avec elle des journées entières dans les bibliothèques publiques en Suisse et, plus tard, l'aura aidée à surmonter les résistances de son père qui s'opposait à son éducation et à sa carrière littéraire³¹.

« Se faire des idées », s'obstiner à rêver éveillée, explorer ses propres désirs et aspirations n'allaient pas de soi pour les femmes grecques du XIX^e siècle. Voilà pourquoi la lecture des romans – si conventionnels fussent-ils quant à la vision du monde qu'ils reproduisaient – détenait à mon avis un potentiel bien plus contestataire que l'on ne serait prêt à lui accorder aujourd'hui³². Et si pour les premières décennies de l'Indépendance, il nous est pratiquement impossible de percer le silence féminin (et le tapage des discours masculins) qui nous dérobent les pensées des femmes, les premiers écrits de celles-ci, au dernier quart du siècle, sont assez éloquents quant à l'usage qu'elles faisaient de la lecture : « oublier les maux du monde³³ », « remédier à la souffrance par l'imagination », « laisser derrière » sa « vie sans charme³⁴ », « rêver comme l'esclave à sa chère liberté³⁵ », constituaient pour la première génération de femmes de lettres l'une des fins explicites de la lecture et du recours à l'imaginaire.

29. Cf. Deborah Tannen, "Mothers and Daughters in Modern Greek Novels of Lilica Nacos", *Women Studies*, n° 2, 1979, p. 218-222.

30. *Ibid.*, p. 223.

31. *Ibid.*, p. 218-222.

32. De nos jours, ce besoin féminin d'évasion, codifié à l'aide des techniques sophistiquées du marketing moderne, alimente une industrie redoutable de lectures à l'eau de rose dont le caractère de manipulation idéologique a été analysé à plusieurs reprises. Cf. Anne-Marie Dardigna, *Femmes-femmes sur papier glacé*, Paris, Cahiers libres, 1974 et *La presse « féminine » : fonction idéologique*, Paris, Maspéro, 1978 ; Ann Barr Snitow, "Mass Market Romances : Pornography for Women is Different", *Radical Historical Review*, n° 20, 1979.

33. Eleni Svoronou, « La chandelle », in A. Tarsouli, *Poètes grecques*, Athènes, 1951, p. 60.

34. Crystallia Crysoveryi, « Ma rêverie », in A. Tarsouli, *Poètes grecques*, op. cit., p. 44.

35. Crystallia Crysoveryi, « Pourquoi je rêve », *Journal des dames*, 31 mars 1891.

Une plume trempée dans le fiel

Revendiquer l'imaginaire comme espace vital, c'était formuler explicitement le malaise éprouvé par ces femmes devant l'espace restreint qui leur était assigné dans la réalité. Les métaphores de l'esclavage envahissent, en effet, la première poésie féminine et accordent à celle-ci une valeur historique d'autant plus importante qu'elle fournit les premiers témoignages directs provenant des femmes elles-mêmes :

Si dans son *bagne* étroit soupire le forçat
si l'oiseau dans sa *cage* chante des airs lugubres
si l'agneau dans les *griffes* du lion *se débat*
chercherais-tu pourquoi³⁶ ?

écrivait Fotini Iconomidou au jeune poète Costis Palamas. Dans ce corpus littéraire, on retrouve, il est vrai, l'atmosphère de morbidité et de lamentations qui caractérisait le romantisme grec jusqu'à la fin du siècle. La poésie féminine est inévitablement une poésie d'imitation, parfois exagérée, des modèles masculins. Et si l'on se sent attiré par ces vers parfois indigestes, c'est qu'ils nous aident à saisir comment la position féminine était vécue par certaines femmes des couches moyennes. En effet, quand Fotini Iconomidou écrivait

Ne pas pleurer ? Mais j'ai vécu
sans pouvoir guère vivre !
Et sans du tout connaître la vie
je vais sûrement mourir³⁷

ce n'était pas qu'une simple figure poétique. C'était le cri de désespoir d'une femme qui grandissant dans un milieu intellectuel, n'avait pas su se conformer au destin assigné à son sexe, ni réprimer ce qu'elle appelait ses « aspirations impossibles³⁸ » et ses « désirs insolents³⁹ ». D'une femme qui, malgré l'énergie et le talent qui l'animaient, fut contrainte à l'enfermement et à la solitude, subissant toutes les humiliations de la dépendance : rongée par un amour dont elle savait d'emblée qu'il était sans issue, fiancée par la force pour servir les intérêts économiques de ses tuteurs, puis se retrouvant « vieille fille » quand ceux-ci crurent bon de rompre les fiançailles, en vain lançait-elle des appels de détresse : « Toi, mon frère, toi qui es le seul être au monde qui m'est si proche, viens à mon secours⁴⁰ ». Cri de désespoir d'une femme qui, tout en ayant au moins autant de talent que certains de ses homologues masculins

36. Fotini Iconomidou, « Au jeune poète Costis Palamas », in A. Tarsouli, *Poètes grecques*, op. cit., p. 31. C'est moi qui souligne.

37. Fotini Iconomidou, « Au jour de mon anniversaire », in A. Tarsouli, *Poètes grecques*, op. cit., p. 34.

38. Fotini Iconomidou, « Où est ma faute », *Nea Estia*, décembre 1982, op. cit., p. 15.

39. Fotini Iconomidou, « J'étais une enfant », *Journal des dames*, 16 juin 1896.

40. Cité par Eleni [...], « Comment elle devint poète », op. cit., p. 302.

qui peuplent aujourd'hui les anthologies de poésie romantique, est morte, selon Palamas, « dans l'indifférence la plus glaciale » des sociétés culturelles dont elle était membre⁴¹, ne laissant de traces que dans les pages poussiéreuses de vieux almanachs oubliés et souvent introuvables.

Comme c'est le cas dans d'autres pays de l'Occident⁴², la première poésie, et plus tard la première prose féminine fut en Grèce largement autobiographique. Et l'on est vraiment tentée de se demander si le désir de se raconter elles-mêmes, de formuler les griefs de leur existence ne fut pas à la source de l'arrivée des femmes à l'écriture. Car, comme on peut se l'imaginer facilement, l'écriture féminine dans la Grèce du XIX^e siècle n'allait pas de soi.

Dans les années 1870, où il y avait déjà un nombre non négligeable de femmes qui écrivaient dans le royaume comme dans la diaspora, à peine sept femmes sur cent savaient signer (pour 29 % d'hommes) ; quarante ans plus tard, leur nombre ne s'élevait qu'à 17 % (pour 50 % d'hommes). Par ailleurs, tout au long du siècle, les élèves dans les écoles de jeunes filles étaient systématiquement découragées de s'intéresser à n'importe quel domaine de la culture. L'adolescente Eleni Altamoura était obligée par sa maîtresse d'école à tenir sa main droite levée pendant des heures pour « se débarrasser de sa mauvaise habitude » de dessiner tout le temps⁴³. De Politimi Couscouri (1820-1854), une des premières femmes écrivains de manuels scolaires, dont la famille empêchait systématiquement les lectures qui la « faisaient négliger les travaux d'aiguille et le ménage⁴⁴ », à la jeune Fotini Iconomidou qui cachait ses écrits sous ses devoirs scolaires, les premières générations de femmes écrivains ont dû livrer de durs combats individuels pour contourner les obstacles sociaux et familiaux auxquels elles étaient confrontées.

Même quand leur entourage n'était pas hostile à leurs activités intellectuelles, la plupart des femmes des couches moyennes manquaient de deux conditions nécessaires à l'écriture dont disposaient leurs homologues masculins : un espace à elles et du temps libre. Tout au long du siècle, le travail domestique occupait une grande partie de leur temps et de leur énergie. Dans les premières décennies de l'Indépendance, la rareté de la main-d'œuvre domestique, les mauvaises conditions

41. Cité par A. Tarsouli, *Poètes grecques*, op. cit., p. 34.

42. Cf. Virginia Woolf, *Women and Writing*, London, Women's Press, 1979, p. 49.

43. Athina Tarsouli, *Eleni Altamoura*, Athènes, 1934, p. 15.

44. Politimi Couscouri, *Journal des dames*, 11 mars 1890.

d'habitat, les déménagements fréquents, et le manque quasi total de confort faisaient du travail au foyer une activité pénible et prolongée même pour les femmes de la bourgeoisie autochtone de la capitale. Jusqu'à la fin des années 1870, l'éclairage se faisait à l'huile ou au pétrole ; la réfrigération et l'eau chaude courante étaient pratiquement inexistantes jusqu'à la fin du siècle. La plupart des maisons comportaient un sous-sol, où l'on installait la cuisine, un rez-de-chaussée et, éventuellement, un premier étage. Les travaux domestiques quotidiens impliquaient donc le transport, d'un étage à l'autre, de lourdes charges de charbon ou de bois de chauffage, d'eau chaude pour la toilette de la famille. A partir des années 1880, la féminisation et l'essor spectaculaire des services domestiques procuraient une main-d'œuvre bon marché de bonnes à tout faire, et même des ménages modestes de la petite bourgeoisie avaient la possibilité d'employer une domestique. Cependant, même dans ce cas, une minorité seulement des femmes mariées des couches moyennes pouvaient se dispenser de la confection des vêtements, du linge de maison et du travail de conservation des aliments. Dans une société où l'âge moyen au premier mariage était de 23 ans et où la descendance moyenne était de 4,9, les épouses des couches moyennes passaient elles aussi une partie considérable de leur vie à accoucher et élever leurs enfants⁴⁵. Leur vie partagée entre un travail qui ne paraissait jamais finir, et le soin des enfants et des personnes âgées, ne laissait pas beaucoup d'espace à l'intimité et à l'introspection. Dépenser à des fins strictement individuelles leur peu de temps libre aurait paru pour le moins incorrect, l'accomplissement individuel ne figurant pas dans la liste des besoins féminins.

Dans ces conditions, la décision d'une femme d'écrire voire de publier constituait objectivement une rupture, une déviation qui la confrontait à son statut social. C'est probablement pour cela que l'affirmation de la subjectivité féminine, l'arrivée des femmes à l'utilisation de la première personne, étaient si souvent médiatisées par le mécontentement et la colère.

Si la poésie m'attire, si elle est mon seul amour,
Si je veux consacrer ma vie à écrire des vers
Si mon âme, encore jeune, est plus tendre que la cire,
et ma poitrine consumée de désirs impossibles,
Si c'est en vain que j'essaie de me changer
Où est ma faute ?

45. Garifalia Serelea, *Reconstitution des caractéristiques de la population féminine en Grèce pendant la seconde moitié du XIX^e siècle*, mini-thèse en vue de l'obtention du titre de maître en démographie, Louvain, 1977, p. 72-79. En 1880 l'espérance de vie pour les femmes était en Grèce de 35 à 40 ans, alors qu'elle était de 47 ans en Angleterre, 49,1 en France et 51 aux États-Unis, aux alentours de 1890-1900. Cf. E. Olafson-Hellerstein, L. Parker-Hume, K. Offen, *Victorian Women: A documentary account of women's lives in 19th Century England, France and United States*, Stanford, 1981, p. 452. Dans les grandes villes, en raison des mauvaises conditions d'hygiène et de la densité de population, ce taux était encore plus bas, probablement autour de 33 ans. Cf. G. Serelea, *ibid.*, p. 58-61.

Femmes, genre, histoire

E. Varikas
Subjectivité et identité de genre

Si moi qui suis née femme, je déteste la vie
que des préjugés sociaux imposent à l'être femelle,
Si j'étouffe dans l'étroitesse des bornes établies
et si rien n'est capable d'apaiser mes élans
Si en vain je raisonne mon cœur
Où est ma faute ?

Si je maudis mon sort, ce sort impitoyable
qui, étant née une autre, me force de changer
Si je m'enflamme à la pensée d'une autre vie plus libre
qu'en vain depuis longtemps je réprime en mon sein
Enchaînée, si je soupire et gémis où est ma faute
Suis-je fautive si je trempe ma plume dans le fiel⁴⁶ ?

La formulation écrite de ce *je* féminin, trempée d'emblée dans l'aigreur que nourrit la position subalterne de l'« être femelle » est la première manifestation de la quête d'une identité autonome par les femmes⁴⁷. Affirmation certes confuse et largement négative dans la mesure où elle n'est énoncée que comme impossibilité de se conformer « aux bornes établies », comme un déchirement entre une identité originelle – vaguement désignée par ce « étant née une autre » – et l'obligation de se soumettre au moule social qui force les femmes à « changer ». Mais ce caractère vague et négatif de l'affirmation de soi est justement un trait dominant que la critique littéraire a très tôt détecté dans les premiers écrits des femmes, de Virginia Woolf à nos jours⁴⁸. Le malaise de ces femmes face à une identité imposée, les tensions entre ce qu'elles sentent et ce qui leur est permis de sentir, trouvent en Grèce comme ailleurs un champ privilégié dans l'écriture qui constitue leur première prise de parole aussi bien en tant qu'individus qu'en tant que membres d'un groupe opprimé. Un champ privilégié et souvent le seul dans un contexte où le *je suis* ou *je veux* féminins ne pouvaient être proférés à voix haute. La crainte de « laisser sa plume parler », de trahir ses sentiments et aspirations profondes est d'ailleurs explicite dans les écrits de cette première génération de femmes littéraires. Si allusive et indirecte qu'elle puisse être, l'écriture féminine, une fois publiée, constitue un aveu de déviance, ce dont la femme auteur ne peut qu'être consciente. Car le désespoir, la colère, l'étouffement renvoient directement à la situation de l'auteur en tant que femme, une situation qu'elle partage avec le reste du genre féminin. Et dans la mesure où le *je* littéraire est suivi implicitement ou explicitement de ce « étant née femme », il suppose « un nous préalable⁴⁹ ». C'est sans doute pour cela que plusieurs

46. Fotini Iconomidou., « Où est ma faute », *op. cit.*

47. Le rapport entre l'accès des femmes à l'écriture et la quête d'une identité féminine est exploré à fond dans la thèse de Christine Planté, *les Saint-Simoniennes ou la quête d'une identité autonome à travers l'écriture à la première personne*, thèse de 3^e cycle, Paris-III, 1983.

48. Cf. Virginia Woolf, *Women and Writing*, *op. cit.* ; Ellen Moers, *Literary Women*, London, 1976, Women's Press et S. M. Gilbert, S. Gubart, *The Madwoman in the Attic*, New Haven, 1979.

49. Christine Planté, *les Saint-Simoniennes...*, *op. cit.*, p. 278.

d'entre elles, préférèrent se réfugier derrière des noms de plume, pour se livrer en secret à cette mise en question solitaire de la perception normative de l'être féminin. Rien ne peut mieux résumer cette fonction propre à l'écriture féminine de cette période que ces vers envoyés au premier journal féministe par une femme inconnue s'excusant de ne pas avoir le courage d'« écrire, comme vous faites, avec mon propre nom » :

Parfois près de ma lampe, quand je travaille la nuit,
je laisse mon ouvrage et m'empare de la plume,

et avant qu'un anathème brûlant n'échappe de mes lèvres
j'épanche dans des vers le mal de mon cœur⁵⁰.

La nouvelle sociabilité des rapports « homo-sociaux »

Si l'exercice de l'écriture permettait à quelques femmes des couches moyennes de s'affirmer en tant qu'individus, il y avait une autre expérience qui, à une échelle beaucoup plus large, favorisait leur individuation tout en développant chez elles le sens d'une identité collective : c'était leur expérience dans l'univers de l'éducation féminine. Pratiquée de fait dans la plupart des écoles depuis le début, et institutionnalisée par la loi de 1851, la non-mixité de l'éducation féminine, en même temps qu'elle renforçait la ségrégation sexuelle, fournissait aux femmes le cadre d'une nouvelle sociabilité.

A partir de la seconde moitié du siècle, de plus en plus de filles des couches moyennes urbaines passaient au moins deux ou trois ans dans les écoles de jeunes filles. La plupart d'entre elles étaient en demi-pension mais il y avait un bon nombre de pensionnaires venant de la province et des pays de la diaspora et de boursières destinées à devenir institutrices. Pour la plupart des familles, la scolarisation servait des fins de consommation ostentatoire et devait se terminer par l'entrée des filles dans le marché matrimonial. Mais pour ces dernières, la scolarisation était bien plus que cela. C'était leur premier départ de la maison, la première occasion d'échanger leurs expériences avec d'autres femmes, de nouer des rapports d'amitié et de camaraderie en dehors du cadre familial, de trouver des supports émotionnels et affectifs. Les amitiés nouées dans ces conditions entre élèves, ou entre élèves et institutrices, se poursuivaient souvent après l'école, pendant

50. « Une prière », *Journal des dames*, 26 avril 1887.

une longue période de la vie adulte, malgré les distances géographiques et les différentes situations familiales.

Le peu de documents féminins dont on dispose laissent transparaître la place importante qu'occupaient dans la vie des femmes ces amitiés. Chrystallia Crysoveryi exprime dans ses poèmes son « chagrin profond » quand son amie d'adolescence, à laquelle la lie « un amour infini » est obligée de partir en Turquie⁵¹ ; et quand cette amie préfère « chercher l'amour ailleurs », c'est-à-dire se marie avec un Grec de la diaspora, elle sent son cœur « s'arracher de douleur⁵² ». Alexandra Papadopoulou, institutrice et écrivain reconnue de la fin de siècle, puise un grand soutien moral et affectif dans la correspondance régulière qu'elle entretient avec son ancienne élève Anastassia Stamouli et sa sœur Elpiniki. Elle les appelle « mes petites sœurs aimées⁵³ », « mes chères filles spirituelles⁵⁴ » ou « ma douce petite sœur » et « arrose de larmes » les fleurs de jasmin et les photographies que celles-ci lui envoient⁵⁵. Elle partage avec elles ses projets littéraires, sa solitude, ses élans patriotiques, ses déceptions. « Quand je prononce ton nom, je vois passer devant mes yeux [...] les deux années de notre amitié, les deux années pendant lesquelles j'ai pu m'appuyer sur ton petit corps enfantin où je trouvais tant d'amour⁵⁶ », écrit-elle à Anastassia en 1900. « Si tu pouvais t'imaginer [...] combien j'ai besoin de voir les lignes austères de ton visage adoré⁵⁷ ».

Si l'intensité de ces effusions peut paraître insolite, comparée aux codes de comportement de notre époque éminemment psychanalytique, elle ne choquait point le sens de normalité et de pudeur du XIX^e siècle. Les femmes qui écrivaient ces lettres savaient sans doute que celles-ci allaient être lues par les pères ou les maris de leurs amies, et personne n'a eu l'idée d'accuser d'homosexualité Chryssoveryi qui célébrait néanmoins publiquement ses amitiés féminines dans des termes aussi bien spirituels que physiques et passionnels.

Dans un des articles les plus débattus de l'historiographie du genre, Carroll Smith-Roseberg a souligné le rôle important que cet univers féminin joua aux États-Unis, dans le développement d'un « esprit de sororité », en tant que générateur de rapports « homo-sociaux » qui commençaient à l'école pour se poursuivre pendant la vie adulte⁵⁸. Son approche me semble également valable

51. Chrystallia Crysoveryi, « Notre séparation », *Journal des dames*, 10 novembre 1891.

52. Chrystallia Crysoveryi, « Son désir », *Journal des dames*, 26 juillet 1892 et « Les fleurs de mon cœur » *Journal des dames*, 19 septembre 1893.

53 « Vingt-cinq lettres inédites de Alexandra Papadopoulou », Jean Papacostas, *la Vie et l'œuvre de Alexandra Papadopoulou*, Athènes, Elia, 1980, p. 255.

54. *Ibid.*, p. 256.

55. *Ibid.*, p. 258.

56. *Ibid.*, p. 258.

57. *Ibid.*, p. 276.

58. Carroll Smith-Roseberg, « Amours et rites : le monde des femmes dans l'Amérique du XIX^e siècle », *les Temps modernes*, février 1978, p. 1231-1256. Pour une discussion des problèmes posés par cet article, cf. « Politics and Culture in Women's History: A Symposium », *Feminist Studies*, n° 1, 1980, p. 26-75.

pour la Grèce, malgré sa tendance à exagérer l'autonomie de ce monde « d'amours et de rites » et à idéaliser l'éthique sexuelle victorienne qui, selon elle, « aurait, peut-être, été plus souple et mieux adaptée aux besoins des individus que celle du milieu du XX^e siècle⁵⁹ ». En réalité, d'autres travaux historiques suggèrent que ce ne fut pas la souplesse mais bien plutôt la rigidité de l'éthique sexuelle qui favorisa le développement d'un « esprit de sororité » chez les femmes des couches moyennes⁶⁰. Les codes sexuels sévères et l'idéologie dichotomique qui leur servait de base laissaient, en effet, très peu de marge aux contacts intellectuels et psychiques entre hommes et femmes. Or, ce type de contact s'imposait de plus en plus comme un besoin humain, à mesure que la « révolution introspective » élargissait les motivations et le contenu de l'amitié. « Ce n'est que lorsque les individus ont reconnu des sentiments personnels et s'en sont préoccupés, lorsqu'ils les ont jugés dignes d'intérêt, qu'on s'est mis à la recherche d'une personne intime à qui l'on puisse "ouvrir son cœur"⁶¹. »

« Tu sais que mon amour pour toi est suivi de déférence et de respect sans lesquels je ne peux pas nouer de liens d'amitié⁶² », écrit Alexandra Papadopoulou à son amie. On peut bien s'imaginer que, dans le contexte du XIX^e siècle grec, les femmes pouvaient difficilement trouver chez les hommes des sentiments semblables à leur égard. Les amitiés féminines venaient combler ce besoin urgent qui avait amené certaines femmes à l'écriture, de manière d'autant plus satisfaisante qu'elles présentaient l'avantage de la réciprocité. Les femmes pouvaient ainsi ouvrir leur cœur non plus seulement devant « le papier inanimé⁶³ », mais devant d'autres êtres humains, animés par des sentiments semblables et avec lesquels elles pouvaient entretenir les seuls rapports possibles d'égalité à égalité.

Le développement, à partir des années 1860, du dogme de l'« égalité dans la différence » et de l'idéologie de « la sphère féminine » fondée sur l'idéalisation de la fonction maternelle, encourageait les femmes à valoriser les amitiés avec les personnes de leur sexe et apportait une justification idéologique à leur épanouissement. En effet dans ce contexte, prendre au sérieux leur prétendue « supériorité morale » et l'opposition entre valeurs « masculines » et « féminines », pouvait servir aux femmes de médiation non seulement pour

59. Caroll Smith-Rosemberg, « Amours et rites... », *op. cit.*, p. 1239.

60. Cf. Nancy Cott, *The Bonds of Womanhood: "Woman's sphere" in New England 1780-1835*, New York, 1972.

61. *Ibid.*, p. 186. Cf. aussi F. Weinstein, G. Platt, *The Wish to be free. Society, Psyche and Value Change*, Berkeley, 1969, qui introduit le terme de « révolution introspective ».

62. « Vingt-cinq lettres inédites de Alexandra Papadopoulou », *op. cit.*, p. 258.

63. Chrystallia Chrysosoverhi, « Notre séparation », *op. cit.*

Illustration non autorisée à la diffusion

former un sentiment d'appartenance et de communauté féminine mais aussi pour élaborer une identité féminine positive, une image valorisée de « l'être femelle ».

Car, outre leur aspect émotionnel et affectif, ces rapports incitaient les femmes à se considérer de plus en plus comme une force sociale dont l'action pouvait influencer sur la société et la nation au-delà des limites étroites du foyer. Ainsi, la spécificité et la non-mixité de l'éducation féminine en même temps qu'elles visaient à former les femmes pour les seuls rôles d'épouses et de mères, créaient les conditions pour qu'elles puissent sortir d'une identité fondée sur leur rôle dans la famille pour s'introduire dans des relations égalitaires comme des individus à part entière et créer des réseaux de solidarité et d'entraide.

A partir des années 1860, le milieu de l'éducation féminine devint le foyer dans lequel furent conçus et élaborés les plans d'une activité collective dans le domaine de la philanthropie et de la réforme sociale, qui ne cessa de s'étendre jusqu'au tournant du siècle. C'est dans l'école des jeunes filles de Fanny Hill que commença l'amitié durable de Calliopi Kehaya et de Sotiria Aliberti, les deux grandes pédagogues dont les initiatives et l'action commune transformèrent la philanthropie de domaine réservé à une poignée de femmes riches, en champ d'intervention collective des femmes des couches moyennes. C'est également parmi ses anciennes camarades de classe et ses collègues institutrices que Callirhoï Parrain, chef de file du féminisme grec, ira chercher non seulement des associées à ses initiatives pour l'alphabétisation et l'éducation professionnelle des ouvrières mais aussi ses collaboratrices du *Journal des Dames*. C'est sur la base de ces réseaux féminins, formés à partir des amitiés féminines des pensionnats que surgirent, dans le dernier quart du siècle, les « associations des dames » philanthropiques dans la plupart des villes grecques⁶⁴. Les femmes et les filles des fonctionnaires et des intellectuels de la petite bourgeoisie y déployaient leurs talents organisationnels pour mobiliser les quelques bourgeoises qui disposaient de fonds. Elles développèrent des idées sur les enjeux sociaux et nationaux et devinrent les interlocutrices des

64. Cf. Maria Corassidou, *les Misérables d'Athènes et leurs thérapeutes. Pauvreté et philanthropie dans la capitale grecque au XIX^e siècle*, thèse de doctorat, Paris-VII, 1991.

institutions culturelles, municipales, étatiques. Mais surtout elles entrèrent en contact avec leurs « sœurs » plus déshéritées, et découvrirent en celles-ci des victimes de la pauvreté comme de la double morale patriarcale à laquelle elles-mêmes étaient confrontées. La philanthropie fut dès lors pour elles un terrain d'apprentissage de l'action collective favorisant leur perception des femmes comme d'une catégorie opprimée ayant des intérêts communs.

Des initiatives philanthropiques qui s'adressaient de plus en plus aux personnes de leur sexe, aux projets de réforme de l'éducation féminine, cette nouvelle identité de genre et la conscience dont elle était porteuse traversait le discours et les activités d'un nombre croissant de femmes de ce milieu. A l'occasion de la publication de son premier recueil de poèmes, en 1857, la célèbre pédagogue Sapho Leondias soulignait son intention de prouver que « la race féminine de notre nation avance elle aussi [...] vers la vraie civilisation⁶⁵ ». Dix ans plus tard, une autre institutrice, Pinélopi Lazaridou, publiait à Athènes la revue *Thaleia*, lieu d'expression « du sexe féminin », une des « classes de la société qui ne disposent pas de leur propre organe de publication de leurs idées et de développement politique⁶⁶ ». Œuvrer à la formation d'une opinion publique féminine fut également l'objectif d'une autre revue, *Euridice*, publiée en 1871 à Constantinople qui se proposait d'« impulser par l'émulation les progrès de la plume, pour la production des œuvres utiles à la sororité des femmes » et appelait les femmes à « se constituer, à l'instar des hommes, en une communauté pensante et critique⁶⁷ ». Pour sa directrice, Aimilia Ktena, « l'amélioration de l'éducation du genre [*sic*] féminin » est « le levier par lequel les femmes feront remuer la terre⁶⁸ ».

Dans deux de ses *Nouvelles byzantines*, Alexandra Papadopoulou, la première femme grand écrivain de prose en Grèce, offre à la fois une illustration de ce nouvel esprit de sororité et une parabole de l'expérience subjective d'un grand nombre de femmes dans l'univers de l'éducation féminine. La solidarité et l'action commune des femmes y sont présentées comme seule alternative à l'antagonisme destructeur qui caractérise la course aux faveurs masculines⁶⁹. Toutes les belles de Byzance qui avaient profité des faveurs de l'empereur Théophile arrivent, une par une, répudiées et vaincues

65. Cité in *Nea Pandora*, op. cit., 1856, p. 217.

66. « Programme », *Thaleia*, revue périodique du sexe féminin, janvier 1867.

67. K..., « La femme qui écrit », *Euridice*, revue hebdomadaire féminine, 30 janvier 1872, p. 30.

68. K..., « La guerre et la femme », *Euridice*, 29 février 1872.

69. Cf. notamment les nouvelles « La pomme de l'amour » et « Au monastère », Alexandra Papadopoulou, *Nouvelles*, Athènes, 1954, p. 9-12 et 13-34.

au monastère de la poétesse Cassiani qui avait été rejetée par l'empereur pour avoir osé défendre la dignité de son sexe⁷⁰. Accueillies chaleureusement par Cassiani et réconciliées entre elles par son intervention, les anciennes rivales se rendent compte que le monastère, destiné à devenir leur prison, constitue en fait un refuge serein contre la corruption du monde extérieur. Mais, pour Cassiani, le monastère ne doit pas être un simple refuge pour les femmes :

Vivre heureuses dans la sérénité tandis que, dehors, bat la tempête, c'est de l'égoïsme. J'ai un plan à vous proposer pour l'amélioration de la société : nous allons former nous-mêmes la nouvelle génération. C'est ici que les jeunes filles viendront s'instruire. Quelle gloire mes sœurs [...] ! Imaginez-vous qu'un jour surgisse d'entre nos mains une Athéna tout armée⁷¹ !

70. Selon la légende, l'empereur byzantin Théophile, (829-842) fit réunir toutes les jeunes filles de naissance noble pour choisir son épouse parmi elles. S'approchant de la poétesse Cassiani, il lui tendit une pomme en or en lui disant : « C'est de la femme que vient le mal », se référant à Ève ; à quoi Cassiani aurait répondu : « C'est aussi d'elle que vient le bien », se référant à la Vierge. L'empereur, furieux d'une pareille insolence, aurait retiré la pomme des mains de Cassiani pour l'offrir à Théodora. Toujours amoureuse de l'empereur, Cassiani prit le voile.

71. Alexandra Papadopoulou, « Au monastère », *op. cit.*, p. 29.